

A portrait of Véronique Hivon, a woman with dark hair, wearing a dark blue textured jacket over a dark top, standing in a well-lit hallway with wooden paneling and a chandelier.

DE LA RUE SHERBROOKE À LA GRANDE-ALLÉE

De nombreux membres de l'Assemblée nationale du Québec — et de toutes allégeances — sont passés par les bancs de l'Université McGill. De la physique aux lettres françaises en passant par le droit, leurs intérêts ont été variés, tout comme leurs souvenirs sont aujourd'hui tout en contrastes.

PAR JEAN-BENOÎT NADEAU (B.A.1992)

FRANCIS VACHON

VÉRONIQUE HIVON (B.C.L.1994, L.L.B.1994), Parti Québécois

Députée de Joliette depuis 2008 et vice-présidente de la Commission spéciale sur la question de mourir dans la dignité

VÉRITABLE IMMERSION

Née à Joliette, Véronique Hivon a grandi à Québec. En 1989, elle a 19 ans lorsqu'elle choisit la Faculté de droit de McGill « pour découvrir une autre réalité », raconte-t-elle. Elle sera servie : diplômée du cégep, elle sera entourée d'étudiants dont la moyenne d'âge est de 25 ans, d'origines et de formations très diversifiées. « Je n'avais absolument pas idée de la vitalité de la communauté juive. »

La marche était donc très haute, surtout en première année. « Mes neurones étaient utilisés à leur plein potentiel. » L'approche générale portait davantage sur les fondements du droit que sur les procédures du genre « comment faire une requête », se souvient-elle. Le professeur Nicholas Kasirer, en particulier, favorisait beaucoup la réflexion.

Elle était particulièrement sensible à la camaraderie des étudiants. « Notre promotion comptait 150 étudiants, et nous étions unis. Il y avait beaucoup d'échanges, d'entraide et d'étude en groupe. C'était très intéressant. »

Comme étudiante, sa plus grande déception fut de constater que la faculté de l'époque valorisait nettement la

pratique dans les grands cabinets, ce qui était d'autant plus paradoxal que les élèves étaient choisis pour leur bagage très diversifié. Véronique Hivon, elle, envisageait un parcours alternatif. Elle fera d'ailleurs sa maîtrise en analyse des politiques sociales et sa scolarité de doctorat en administration publique.

Souverainiste convaincue bien avant son admission, elle a contribué au journal *Le Délit* et fait partie de McGill Québec, une association qui faisait la promotion de la souveraineté. Véronique Hivon admet d'emblée que ses années McGill ont joué un rôle dans son engagement politique.

« Cela a conforté mon idée des deux solitudes. Il y avait beaucoup de dialogue, mais aussi une grande méconnaissance de la réalité québécoise, tant chez les élèves que chez les professeurs — de la même nature que ce que j'avais observé à Ottawa en 1989 quand j'étais page à la Chambre des communes. Il fallait parfois se battre pour rappeler à la direction de la faculté son mandat bilingue afin qu'elle remplisse ses promesses de donner le minimum de cours en français. »

L'ÉCOLE DE LA VIE

Les années mcgilloises de Geoffrey Kelley ont commencé sur un hiatus. Bon élève et amateur des livres, le jeune homme natif de l'Ouest-de-l'Île de Montréal a pourtant subi un véritable choc à sa première année à l'Université, en 1973. Pour celui qui arrivait du petit Cégep John-Abbott, l'anonymat résultant des grandes classes de 60 à 100 élèves semblait intolérable.

Tant et si bien qu'il a quitté McGill dès la première année pour voyager et travailler — comme éducateur pour adultes vivant avec une déficience intellectuelle.

Ce n'est qu'en 1979, alors âgé de 24 ans, que Geoffrey Kelley sera admis en histoire. « Cette fois, j'étais prêt. »

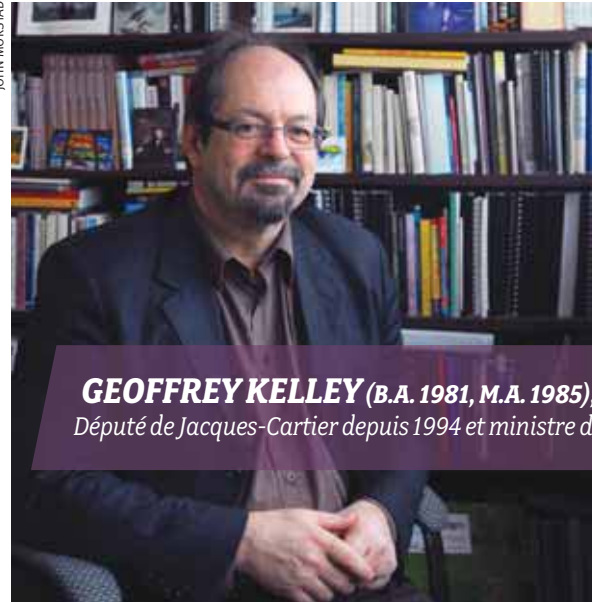
Il fut d'abord étonné de la très grande profondeur du Département d'histoire, qui comptait de formidables professeurs de la trempe du célèbre Bob Vogel et de Martin Patton. « Ils m'ont ouvert sur le monde. C'est à McGill que j'ai appris que bien des choses étaient possibles. »

« Moi qui adore les livres, mes souvenirs de l'époque sont liés aux bibliothèques, qui sont l'une des grandes forces de McGill, avec leurs millions de livres, leurs journaux et la multitude de documents originaux. »

L'éventuel engagement politique de Geoffrey Kelley sera le fruit d'années qu'il passera comme conseiller de Claude Ryan, entre 1990 et 1994. Mais sa formation en histoire lui donnera quelques atouts, ne serait-ce que pour avoir compris qu'il n'y a pas d'« histoire définitive ». « L'histoire est nécessaire pour comprendre le présent, mais elle est constamment réinterprétée. Dans le dossier autochtone, c'est essentiel. »

Pendant ses études, il habitait un petit appartement sur Aylmer, angle Milton, et il jouait au hockey chaque dimanche sur la rue Bleury en compagnie d'Américains et de Canadiens — « nous étions les *Bleury Street Bombers* ».

Son expérience étudiante changera radicalement en 1981. Cette année-là, il passe du bac à la maîtrise. Mais surtout, il devient père pour la première fois (il aura cinq enfants). « C'était la fin des soirées chez *Gert's...* mais pas des après-midis! »



JOHN MORSTAD

GEOFFREY KELLEY (B.A. 1981, M.A. 1985), *Parti libéral*
Député de Jacques-Cartier depuis 1994 et ministre des Affaires autochtones

REBELLE ENGAGÉ

« Depuis le jour de mon arrivée au Canada à l'âge de dix ans, en 1971, McGill a toujours été un objet de fascination pour moi. Mon père nous attendait à l'édifice de l'Association étudiante, et c'est là que j'ai vu mes parents s'embrasser pour la première fois. Entre 10 et 16 ans, j'y faisais les 400 coups pendant que mes parents participaient aux réunions de l'Association des étudiants iraniens. C'est là qu'a débuté mon éducation politique. »

Après un baccalauréat en physique à l'Université de Montréal, le jeune étudiant de 23 ans migre vers le Département de physique de McGill en 1984 pour « deux années de rêve », comme il les décrit.

Le professeur Martin Zuckermann l'accueille à bras ouverts, avec intelligence et chaleur humaine. « Ça allait

contre tous les préjugés que j'avais à propos des anglophones. Moi qui étais habitué à une certaine culture hiérarchique, Zuckermann m'obligeait à le tutoyer! »

L'environnement hypercosmopolite le séduit d'emblée : il est entouré d'étudiants québécois, algériens, syriens, chinois, allemands, chiliens. « On travaillait en groupe, très tard le soir. L'ami chinois partait le premier préparer le souper et nous allions tous chez lui. » Sans oublier la bière du samedi après les parties de foot, sur le réservoir devant le Pavillon Thompson. »

Sa thèse de biophysique, il la fera sur la théorie des forces, afin d'expliquer comment la membrane des cellules peut à la fois être perméable et retenir les fluides. Il prendra aussi conscience de ses limites personnelles. « La physique, c'est une vocation au-delà de la profession, il faut s'y donner complètement; c'est un monastère. Or moi, j'étais très engagé dans des projets sociaux, autour du Centre communautaire iranien. »



JOHN MORSTAD

AMIR KHADIR (M.Sc. 1987), *Québec solidaire*
Député de Mercier depuis 2008 et co-porte-parole du parti Québec solidaire

Il choisira donc la médecine — qu'il fera à l'Université de Montréal — parce que cette profession est plus conforme à ses objectifs sociaux. D'autant plus que sa fiancée — et future femme — y étudie en épidémiologie.

Sa grande frustration d'étudiant sera politique : en 1985, le gouvernement Mulroney coupe lourdement dans le régime des bourses.

Cette décision révolte Amir Khadir, déjà alors l'Amir Khadir que l'on connaît. « C'était une politique ouverte de contraction du rôle de l'État. Les néoconservateurs opéraient une mainmise industrielle sur le secteur de la recherche. Déjà que l'armée contrôlait une large part de la recherche, les grands laboratoires se dévoyaient au service des grands groupes privés. »

BOUILLON DE CULTURE



JACQUES BOISSINOT / LA PRESSE CANADIENNE

SYLVAIN SIMARD (M.A. 1970), *Parti Québécois*
Député de Richelieu depuis 1994, plusieurs fois ministre entre 1994 et 2003

« **E**n 1969, McGill reflétait toute l'ébullition de la société québécoise. »

Le jeune natif de Chicoutimi a 24 ans lorsqu'il arrive à McGill avec en poche un baccalauréat en pédagogie de l'Université de Montréal. Il avait enseigné au primaire et au secondaire, tout en faisant de la radio à CJMS. « J'ai choisi McGill parce que je pouvais y être admis à la maîtrise (en lettres françaises) après une propédeutique alors qu'à l'Université de Montréal, j'aurais dû refaire un bac en lettres françaises. »

Il fera sa propédeutique à l'École française d'été, dirigée par Jean Lerède. « C'était un lieu de grande valeur, où passaient de très grosses pointures, comme le philosophe français Edgar Morin et le sociologue Marcel Rioux, de l'Université de Montréal. Nous recevions des invités très variés : des séparatistes notoires comme Pierre Bourgault, mais aussi des fédéralistes de la trempe de Gérard Bergeron, de l'Université Laval. »

Déjà indépendantiste avant d'arriver à McGill, Sylvain Simard se rappelle qu'il faisait « exotique ». « Pendant les élections de 1970, je suis arrivé au campus avec ma voiture ornée d'autocollants du PQ. Ils n'ont pas tenu longtemps sur l'auto. »

Il précise toutefois n'avoir jamais fait l'objet de brimades. Au contraire, il y vivra plutôt « une belle ouverture sur le monde ». Sylvain Simard a ensuite fait carrière à l'Université d'Ottawa après un doctorat à Bordeaux. « J'ai un petit pincement de nostalgie quand je passe sur le campus, car je regrette beaucoup la disparition de nombreux bâtiments du *Golden Square Mile*. »

Sa grande frustration : un bon nombre de professeurs avaient une vision un peu coloniale du Québec francophone. Il fut donc des 10 000 qui participèrent, en 1969, à la célèbre manifestation pour un « McGill français ». Quarante ans plus tard, il faut bien admettre que le changement de garde a eu lieu. « Quand j'étais ministre de l'Éducation, j'entretenais une bonne relation avec le principal, Bernard Shapiro. D'ailleurs, McGill jouit d'un potentiel extraordinaire sur la scène internationale. »

FROM MCGILLIANS TO MNAS

One of Amir Khadir's earliest memories of his new life in Canada, after arriving here with his mother from his native Iran, involved watching a romance rekindled at McGill. "My father was waiting for us at the Student Union Building, and that's where I saw my parents kiss for the first time."

Khadir, MSc'87, the co-spokesperson for the Québec Solidaire party, would go on to become one of many members of the

National Assembly to have studied at McGill. The University's cosmopolitan environment charmed him from the start: Khadir found himself surrounded by students from Quebec, Algeria, Syria, China, Germany and Chile. "We worked as a group, late into the night. Our Chinese friend left first, to make supper, and then we would all go over to his place."

McGill's diverse student body also held appeal for Véronique Hivon, BCL'94,

LLB'94, a Parti Québécois MNA and the official opposition critic for justice. Born in Joliette and raised in Quebec City, Hivon chose McGill "to discover another reality." She found herself in the midst of students whose backgrounds were extremely varied. "I had absolutely no idea about the vitality of the Jewish community."

Her PQ colleague Sylvain Simard, MA'70, the official opposition critic for the Treasury Board, the civil service and

NÉO-QUÉBÉCOIS MODÈLE

« C'est à McGill que je suis devenu Québécois », dit le criminaliste, qui a étudié à la Faculté de droit de 1994 à 1998.

Ayant vécu dans un quartier d'immigrants, scolarisé en anglais, Gerry Sklavounos avait fréquenté le Cégep Vanier, très largement dominé par les immigrants. « J'ai réalisé à quel point j'avais vécu dans un ghetto. »

Comme la Faculté de droit est bilingue et bijuridique (puisqu'elle enseigne le droit civil et la *common law*), Gerry Sklavounos saute de plain-pied dans l'inconnu et suit tous ses cours en français la première année.

Gerry Sklavounos peut discuter longuement de ce qu'il a retiré au plan formel de ses quatre ans à McGill — « une méthode de penser au droit de façon profonde ».

Mais c'est de loin son expérience en français qui a le plus profondément changé sa vie. « Mon univers a explosé et j'ai réalisé à quel point le français appris à l'école était à mille lieux de celui de la véritable francophonie. » Les souvenirs de son premier film en français, sa première « blonde » (une Française) et ses discussions passionnées pendant la période du référendum de 1995 (« il y avait de bons arguments, de part et d'autre ») font maintenant partie de sa nouvelle identité. Il est d'ailleurs aujourd'hui marié à une fille du Saguenay.

Pour ce fils d'immigrant grec, premier de sa famille à fréquenter l'université, la première année d'étude fut toutefois très intimidante. Il faut dire que la Faculté de droit, très sélective, n'admet en général que des étudiants ayant déjà un baccalauréat. Ceux qui, comme lui, arrivent du cégep doivent passer une entrevue. « Je me souviens de cette journée comme si c'était hier. Le jeune de Parc-Extension, avec ses beaux souliers et sa belle cravate. »

Et c'est ainsi que le garçon de Parc-Extension se retrouvera en compagnie d'étudiants — dont certains diplômés de Harvard — capables de développer des raisonnements structurés et de débattre avec les professeurs. « J'en étais bouche bée. »

Ses premiers cours l'ont déstabilisé. Lui qui rêvait de plaider dans une cour criminelle et d'apprendre toutes les pirouettes de la procédure se fait demander, au premier cours, de rédiger l'opinion pour casser un jugement de la Cour suprême. « Ça m'a beaucoup surpris. Ce fut une leçon de vie. On apprend à rester calme. »

Sa première année en fut une d'insécurité : alors que ses collègues avaient développé une méthode pour ingérer la matière au cours de leur premier bac, le jeune Sklavounos ne savait pas vraiment prendre des notes et se considérait presque comme un handicapé. « En plus, je prenais mes notes en anglais dans mes cours en français. »

Or, il s'en est sorti puisqu'il travaillera ensuite sept ans comme criminaliste. « Ce serait magnifique si tout McGill était comme la Faculté de droit, déjà que la plupart des étudiants choisissent l'Université en raison de Montréal, une ville vraiment unique en Amérique du Nord. »

Jean-Benoît Nadeau (B.A. 1992) est journaliste et auteur. Il a signé plus de 700 articles de magazine (principalement pour l'Actualité) et cinq livres, dont Pas si fous ces français et La Grande aventure de la langue française.

Consultez notre version en ligne à publications.mcgill.ca/mcgillnews pour y lire également les souvenirs mcgillois de l'ancienne ministre des Finances Monique Jérôme-Forget.



GERRY SKLAVOUNOS (B.C.L. 1998, L.L.B. 1998), Parti libéral
Député de Laurier-Dorion depuis 2007
et président de la Commission de la santé et des services sociaux

government services, made no secret of his sovereigntist leanings when he began his McGill studies during the tumultuous *McGill français* era. “I arrived on campus with my car covered in PQ stickers. They didn’t last long.”

He says, however, that he himself was never harassed in any way. Instead, he experienced “a great openness onto the world.” A former Quebec education minister, Simard is quick to acknowledge

McGill’s “extraordinary potential on the international stage.”

Geoffrey Kelley, BA’81, MA’85, the minister for native affairs, credits his two McGill degrees in history with teaching him that there is no one “definitive history.”

“History is necessary to understand the present, but it is always subject to reinterpretation. In native affairs, that’s an essential point to keep in mind.”

Kelley’s fellow Liberal MNA, Gerry Sklavounos, BCL’98, LLB’98, chairs the National Assembly’s committee on health and social services. “McGill is where I discovered my Quebec identity,” says Sklavounos of his time at the bilingual and bijuridical Faculty of Law. “I realized the degree to which the French I had learned in school had nothing to do with the reality of French-speaking society.”